

Les recherches sur l'environnement quotidien rencontrent un problème classique dans l'étude des modes de vie : que faire de l'infinie variété des micro-événements et des mini-séquences, des modestes structures et de leurs arrangements qui constituent l'ordinaire de la vie de tous les jours ? Comment rendre compte, par exemple, de la construction sociale de ce qui est perçu, entendu, écouté par tout un chacun dans les ambiances sonores ? La difficulté de répondre est d'ailleurs augmentée dans des espaces publics où les sources sonores sont variées et où les usages sont diversifiés par les particularités des individus et des groupes.

Soit, répond A. Léobon, mais commençons par le début. J'ai humé, capté, prélevé, centrifugé, recomposé. J'ai réorganisé la douce cacophonie du quartier Graslin en révélant ses textures, ses bigarures et ses variations. Une typologie et une cartographie des structures des ambiances sonores en résultent, fort claires et argumentées.

Beau travail, dit le lecteur, qui se demande toujours, cependant, si les cartes du chercheur restituent les territoires des Nantais. La reconstruction acoustique des ambiances donne-t-elle des garanties, ou du moins des présomptions, sur le statut de ces ambiances dans

la vie quotidienne et, si ce n'était pas encore le cas, comment atteindre cette étape ? Par ce que, pour l'instant, nous ne disposons que de l'écoute d'A. Léobon, futile rigoureuse et assistée par machines.

Faudra-t-il mettre en œuvre une stratégie classique d'enquêtes auprès des habitants, pour tester leur écoute de ce qui survient dans les Points d'Arrêts Significatifs indiqués par le chercheur (en supposant d'ailleurs que le parcours du piéton nantais ne soit pas jalonné d'autres points d'arrêts, non moins significatifs) ? Peut-être. Il sera quand même utile de garder en mémoire ce que la recherche dirigée par P. Amphoux sur les qualités sonores des villes suisses a montré sur la complexité de la construction sociale de l'écoute dans les espaces publics. Des écoutes successives du même matériel par des sujets différents (on résume ici un protocole sophistiqué) produisent une qualification de l'ambiance sonore selon des champs (le milieu, pour la fusion ; l'environnement, pour le contrôle ; le paysage, pour l'esthétique) eux-mêmes organisés en niveaux (par exemple l'ouï, l'entendu et l'écouté). On est d'ailleurs étonné qu'A. Léobon qui connaît bien ces questions ne les discute pas plus nettement.

D'autant plus que notre chercheur s'intéresse aux formes des séquences sonores et en parle à propos de l'étude du quartier Graslin mais sans en tirer toutes les conséquences semble-t-il. Par exemple quand A. Léobon arrête le magnétophone lorsqu'un « accident sonore » survient (altercation, livraison intempestive) il se prive d'une intéressante distinction entre le répétitif ou le banal et l'événementiel ou l'exceptionnel (c'était pour H. Lefebvre une des différences entre le mode de vie et la vie quotidienne). Autre exemple : on soupçonne que la guerre des bruits dans le triangle des bars, identifiée par R. Blin, E. Pasquier-Merlet et A. Léobon, recèle des mini-scénarios interactionnistes du type présenté par E. Goffman. Pourquoi ne pas en parler, comme si le thème relevait d'une autre problématique ? On est très bien au contraire dans le problème, l'évaluation des ambiances sonores à travers les pratiques des usagers des espaces publics, mais cette fois abordé avec d'autres méthodes. Et, paradoxalement, la question des formes qui semble la direction de recherches la plus intéressante est la plus vite expédiée.

En prenant la liberté de discuter de la suite du travail d'A. Léobon on a voulu souligner deux points. D'abord manifester l'intérêt

suscité par cette énergique mise à plat des ambiances sonores du quartier Graslin : on en redemande. Ensuite rappeler que ce n'est pas en évaluant les productions sonores que l'on comprend les pratiques et que le problème est plus facile à résoudre en le prenant dans l'autre sens.